

PRÓLOGO A "CUESTIONES ESTÉTICAS"

Este es un prólogo espontáneo, el anuncio de una hermosa epifanía. No me lo ha pedido el autor al confiarme la publicación de su libro: me obliga a escribirlo una simpatía imperiosa.

Alfonso Reyes es un efebo mexicano: apenas tiene veinte años. Sólo el entusiasmo traduce en este libro su edad. No son dones de toda juventud su madurez erudita y su crítica penetrante. Tiene cultura vastísima de literaturas antiguas y modernas, analiza con vigor precoz y estudia múltiples asuntos con la ondulante curiosidad del humanista. OPINIONES, INTENCIONES, denomina su libro, como Oscar Wilde: son motivos líricos, libres decires, dulces arcaísmos. Ama la claridad griega y el simbolismo obscuro de Mallarmé; sabe del inquieto Nietzsche y del olímpico Goethe; comenta a Bernard Shaw y al viejo Esquilo. No es el vagar perezoso del diletante, sino las etapas progresivas de un artista crítico, si estas calidades reunidas no son una paradoja. Penetra con el análisis, pero no olvida la intuición vencedora del misterio. Es magistral, entre todos los artículos de Reyes, su estudio de las tres Electras, de delicada psicología y erudición amena. Su prosa es artística y a la vez delicada y armoniosa. Ni lenta, como en sabios comentaristas, ni nerviosa, como en el arte del periodista. De noble cuño español, de eficaz precisión, de elegante curso, como corresponde a un pensamiento delicado y sinuoso.

Pertenece Alfonso Reyes a un simpático grupo de escritores, pequeña academia mexicana, de libres discusiones platónicas. En la majestuosa ciudad del Anáhuac, severa, imperial, discuten gravemente estos mancebos apasionados. Pedro Henríquez Ureña, hijo de Salomé Ureña, la admirable poetisa dominicana, es el Sócrates de este grupo fraternal, me escribe Reyes. Será una de las glorias más ciertas del pensamiento americano. Crítico, filósofo, alma evangélica de protestante liberal, inquietada por grandes problemas,

profundo erudito en letras castellanas, sajonas, italianas, renueva los asuntos que estudia. Cuando escribe sobre Nietzsche y el pragmatismo, se adelanta al filósofo francés René Berthelot; cuando analiza el verso endecasílabo, completa a Menéndez Pelayo. Junto a Henríquez Ureña y Alfonso Reyes están Antonio Caso, filósofo que ha estudiado robustamente a Nietzsche y Augusto Comte, enflaquecido por las meditaciones, elocuente, creador de bellas síntesis; Jesús T. Acevedo, arquitecto pródigo en ideas, distante y melancólico, perdido en la contemplación de sus visiones; Max Henríquez Ureña, hermano de Pedro, artista, periodista, brillante crítico de ideas musicales; Alfonso Cravioto, crítico de ideas pictóricas; otros varios, en fin, cuyas aficiones de noble idealismo se armonizan, dentro de la más rica variedad de especialidades científicas.

Comentan estos jóvenes libremente todas las ideas, un día las *Memorias* de Goethe, otro la arquitectura gótica, después la música de Strauss. Preside a sus escarceos, perdurable sugestión, el ideal griego. Conocen la Grecia artística y filosófica, y algo del espíritu platónico llega a la vieja ciudad colonial donde un grupo ardiente escucha la música de ideales esferas y desempeña un magisterio armonioso.

Alfonso Reyes es entre ellos el Benjamín. En él se cumplen las leyes de la herencia. Su padre es el general Bernardo Reyes, gobernador ateniense de un estado mexicano, rival de Porfirio Díaz, el presidente *imperator*. Anciano de noble perfil quijotesco, de larga actividad política y moral, protegió siempre las letras y publicó, en nueva edición, el evangelio laico del gran crítico uruguayo. Alfonso Reyes es también paladín del "ariélismo" en América. Defiende el ideal español, la armonía griega, el legado latino, en un país amenazado por turbias plutocracias.

Saludamos al efebo mexicano que trae acentos castizos, un ideal y una esperanza.

Francisco GARCÍA CALDERÓN.
París, 1911.

SOBRE "CUESTIONES ESTÉTICAS"

L'antique et le moderne se mêlent dans le livre de M. A. Reyes, et les titres des deux divisions de l'ouvrage, *Opinions et Intentions*, rendent bien le mouvement d'une pensée qui se fait d'abord compréhensive et réceptive pour se faire ensuite plus doctrinale. Nous sommes en présence d'un esprit jeune et averti qui, dans les manifestations de l'art littéraire qu'il analyse, et par les maîtres dont il se réclame et qu'il cite, nous livre le secret et les éléments de sa formation intellectuelle. Mais de la diversité de ces essais qui vont d'Eschyle à Góngora et aux dictons de la sagesse populaire, une esthétique personnelle se dégage touchant les rapports de l'art et de la vie. Contre la conception superficielle d'un art se confinant dans l'imitation du réel comme but, O. Wilde a soutenu paradoxalement que la nature et la vie, au contraire, sont une imitation de l'art. Plus satisfaisante est l'idée développée par notre auteur d'un équilibre naturel et nécessaire, d'une réciprocité d'action entre l'art et la vie. C'est en vertu de cette idée que, suivant W. James, le plaisir esthétique que nous aura procuré une belle audition, devra se détendre en actes bienveillantes, en procédés obligeants vis-à-vis de notre entourage. L'objectivité prétendue de certaines oeuvres de même ne serait qu'un trompe l'oeil. Selon la même principe, l'art romantique joue le rôle de compensateur relativement aux énergies qui se portent vers le risque; un art pseudo-parnassien ou décadent remplace l'aventure par la recherche de la difficulté prosodique ou par des audaces littéraires compliquées. Mieux encore, les créations du type classique sont "oeuvres de circonstance"; elles ont su dégager "la signification éternelle de l'instant"; de là, économie d'effort, et aussi une manifestation plus véridique de la personnalité de l'écrivain. Comparativement à elles, les écrits de Mallarmé, s'ils réussissent à donner une expression directe, mais peu communicable du phénomène conscient dans sa confuse complexité initiale, s'éloignent de la vie par un intelec-

tualisme un peu trop didactique et comme "un délire de perfection".

L'idée de la valeur esthétique de l'instant vaut également pour "le moment historique", et dès lors, affirmer "les droits du présent" conduit tuot naturellement à faire état par-dessus tout du témoignage des contemporains; et, en vertu de ce principe, on sera donc fondé à maintenir à Góngora les appellations d'Homère Espagnol et de cygne Cordouan que lui décernèrent les hommes de son siècle. De nouveau en grande faveur auprès des écrivains actuels de langue espagnole, Góngora tient sans doute des *conceptistes* et du *cultisme* le goût de la périphrase, "l'intellectualisation des détails insignifiant", mais aussi, par là même, les relations complexes d'idées s'enbranchant par de nombreux sentiers de traverse, en quoi il s'apparenterait à Mallarmé. M. Reyes discerne en lui comme traits dominants le lyrisme et la couleur; le mouvement musical du vers, non entravé encore par une prosodie pétrifiée, participe à la fois des anciennes danses espagnoles et de l'ardente inspiration mélodique arabe. Et n'est-ce pas d'ailleurs la loi la plus ancienne et la plus essentielle du genre, que la poésie doit pouvoir se prêter à l'épreuve du chant, car c'est ainsi seulement que le rythme s'harmonise avec la palpitation même de la vie? De cette relation morale et physiologique à la fois entre l'art et la vie, qui est le leit-motiv de son esthétique, M. Reyes trouve encore une application dans cette création du génie populaire, si florissante en pays espagnol, qu'est le proverbe, condensation sous une forme cadencée des malignités de l'expérience, d'une valeur esthétique définitive.

Non sans raison, dans la préface de cette série d'essais, un éminent écrivain évoque, à propos de la genèse de ce livre, les loisirs Platoniciens d'un groupe de jeunes gens, passionnés d'idées, qui devisent dans l'antique cité d'Anahuac. La raison n'en est pas seulement que "toute ville est Athènes, si l'on ne renie pas sa ville". Mais l'esprit même de la Grèce artistique et philosophique pénètre réellement ces pages dont le ton est d'ailleurs celui de l'entretien. Dirai-je même pourtant que ceux des essais de l'auteur où

il adopte la forme du dialogue direct, me satisfont moins; le ton n'y redeviens entièrement naturel que lorsque le personnage principal fait retour au monologue. Par leur sujets aussi (démon familier de l'analyse de soi, beauté suggestive de certains titres de livres, pouvant dispenser de lire plus avant), qui sont des thèmes se reliant trop spécieusement au courant d'idées de la profession littéraire, ne tombent-ils pas quelque peu sous le reproche de narcissisme esthétique que M. Reyes semble adresser à l'auteur "d'un sonnet au sonnet"? Et pour ce qui est de la forme du dialogue, le maître en cet art, Platon, n'a-t-il pas fixé ce qu'un tel genre peut retenir, sans manquer au naturel, de la forme dramatique, en adoptant comme mode d'exposition dans celles de ses œuvres qui nous paraissent les plus parfaites, plutôt le récit de l'entretien que l'entretien direct? Mais de cela, M. Reyes semble bien en avoir eu presque l'intuition, lorsque dans son article sur *la Cárcel de Amor* de Diego de San Pedro, il combat la théorie de l'impersonnalisme par cette idée que le roman le plus objectif n'en est pas moins un monologue "ce dont, ajoute-t-il, quelques dialogues platoniciens, nous donnent comme une allégorie explicative".

Jean PÉRÈS,
*Les idées et les livres; Bulletin de la
Bibliothèque Américaine.
(Amérique Latine), Paris, 1912.*

LOS LIBROS DE ALFONSO REYES

Entre los diplomáticos escritores de la América española, citaba días atrás a Alfonso Reyes, mexicano. Antes de conocerle como diplomático, le conocimos como uno de los trabajadores estudiosos del Centro de Estudios Históricos; como colector y prologuista de textos clásicos y como director del suplemento semanal de Historia que publicaba *El Sol* y que era una de las más interesantes de estas hojas.

Los ensayos acerca de Góngora en la *Revista de Filología Española* y en el *Boletín*, de la Academia Española, nos le muestran como erudito de fino gusto y perspicaz ingenio, aficionado a explorar los rincones del jardín de la historia literaria.

Las ediciones clásicas dirigidas y prologadas por Alfonso Reyes, pertenecen a Bibliotecas serias como la de *La Lectura*, las colecciones Calleja y Calpe, que suelen encomendar estos trabajos a personas especializadas, o por lo menos asistidas de la preparación literaria indispensable para publicar textos antiguos y presentar al público, en una introducción, el retrato histórico de sus autores.

Las ediciones a que aludo son: la del *Libro del buen amor*, del arcipreste de Hita (Calleja); *Páginas escogidas*, de Quevedo y Juan Ruiz de Alarcón (Calleja); *Tratados*, de Baltasar Gracián (Calleja); *Teatro*, de Juan Ruiz de Alarcón (La Lectura), y *Poema del Cid* (Calpe). Esta última edición tiene una novedad, que es de aconsejar en las bibliotecas populares, cuando se trata de reproducir textos arcaicos; es la prosificación del poema en lenguaje moderno, a plana con el texto original. De esta suerte se hace accesible el texto antiguo a los lectores no preparados para entenderlo en su forma propia. La versión moderna es como un guía que les ayuda a vencer las arideces de la lección antigua, pero ha de ser a condición de que ésta se reproduzca íntegra. De lo contrario, los arreglos modernos no son más que corrupciones dañosas. Recuerdo haber visto en una serie de publicaciones de Barcelona una edición del *Examen de in-*

genios, de Juan Huarte, obra del siglo XVI, es decir, de plenitud de la prosa castellana, que apenas difiere de la actual en construcción y léxico y que, sin embargo, estaba *arreglada*, como si se tratara de un vodevil.

Tres libros de Alfonso Reyes, publicados casi simultáneamente, han solicitado no ha mucho la atención y curiosidad de los aficionados a las letras: *El plano oblicuo* (cuentos y diálogos), *El cazador* (ensayos y divagaciones) y *Simpatías y diferencias* (dos volúmenes), donde ha reunido el autor algunos de sus trabajos del suplemento histórico de *El Sol* y otros de crítica literaria e histórica. Este último libro me parece el más maduro y hecho de los citados volúmenes y el de composición más clara, quizás por ser el más objetivo, el menos lírico, ya que es de narración y crítica, o bien acaso, por ser el más moderno; lo que tratándose de un escritor joven, como Reyes, supone una depuración, una decantación del estilo, calmada la ebullición de las primeras inspiraciones mozas y el ímpetu desigual de los ensayos primerizos.

En esta serie figuran algunos estudios de crítica finos y originales, como *La novela bodegón* (acerca de *La femme assise*, de Guillaume Apollinaire), y el comentario acerca de la *Fedra*, de Unamuno. *Shakespeare considerado como fantasma*, y *Virgilio considerado como fantasma* son ensayos muy atractivos de divulgación literaria. *El concepto de la asignatura* es un comentario humorístico e ingenioso acerca de las prolongaciones del concepto de lo histórico.

En todos estos trabajos de Alfonso Reyes se observan excelentes condiciones de expositor: claridad, facultad de enfocar bien el asunto y don artístico de hacer resaltar sus rasgos más expresivos y atractivos.

Pero el más original de los libros antes mentados es, sin disputa, *El plano oblicuo*. Es un libro propio para desconcertar a los lectores amantes de la precisión, de la expresión plena y minuciosa. Ya el título parece indicar que la visión que ha proyectado esos cuadros está fuera de la óptica normal. En las narraciones y escenas que nos va

ofreciendo Alfonso Reyes parece que asistimos al desfile de imágenes truncadas y fragmentarias, de ensueño. Apariciones súbitas y flotantes, siluetas inacabadas, relámpagos de sucesos lejanos, dan a estos cuadros una apariencia extraña y sorprendente.

Hay tantos conatos de escuelas y procedimientos nuevos en literatura, que ante el caso concreto, no sabemos a punto fijo lo que es futurismo y lo que es descarrío. Citemos entre los cuentos de *El plano oblicuo: La cena* (manera de un Hoffman moderno), *En las Repúblicas del Soconusco*, y el diálogo de Aquiles y Elena, de fino sabor erudito.

El cazador es una colección de breves estudios literarios y de escritos de los que en el lenguaje periodístico corriente llamamos crónicas: comentarios ágiles de la actualidad que desfila por delante del observador. *Ensayos y divagaciones* los llama el autor y la distinción está en su punto, pues los ensayos tratan de cuestiones literarias inactuales o menos actuales y las divagaciones o crónicas, siguen el paso del suceso o la figura del día. Un lindo modelo de este género es la *Oda a los modelos de la Maison de France*, madrigal en prosa, así como la *Lamentación a la muerte de Otfried Muller*, es una elegante elegía de un aficionado al helenismo o de un aprendiz de helenista, que dijo don Juan Valera.

Se manifiesta en todos estos libros Alfonso Reyes como escritor de muy dilatada y selecta erudición en letras antiguas y modernas, de delicado gusto y de expresión suelta y original. Quizás tiende demasiado al preciosismo y aun cae a veces en el rebuscamiento. Pero no sin riesgo se ha conversado mucho con la sombra de Góngora.

ANDRENIO. *

La Epoca,
3 de Dic. 1921.

* E. Gómez de Baquero.

ALFONSO REYES

LOS viejos géneros literarios se han modificado de tal modo que es difícil establecerlos categóricamente sugiriendo, al mismo tiempo, su verdadero contenido. Al artista antiguo que, dentro de su inmenso poema épico, escribía cantos líricos, principios de filosofía moral, páginas de literatura política, comentarios sobre la historia de su tiempo y hasta un poco de crítica literaria, ha venido a substituirse el artista moderno, que trata todos esos asuntos, sin escribir el inmenso poema épico. Una multiplicación de los géneros es, acaso, la característica de la literatura contemporánea.

La labor de la crítica y del comentario, la especialización profesional del escritor, la difusión de la cultura y el carácter mismo de la vida moderna, van haciendo cada vez más frecuente el tipo del artista literario en quien el sentido estético está moderado por un vigoroso espíritu crítico. Este tipo, cuyo principio y muestra superior es Goethe, abunda en nuestro tiempo. Escribirá crítica, ensayos, poesía, novelas, algún drama y acaso un volumen sobre organización social, o podrá no ser su obra tan variada, pero sentirá, fatalmente, que no ha nacido dentro de ningún género determinado. Por su noble curiosidad este nuevo hombre de letras es un humanista, con la diferencia que va de lo heroico a lo discreto, del tratado al artículo.

En nuestra América, don Andrés Bello es el último representante del humanismo, y el nombre de José Enrique Rodó inaugura la lista de los literatos modernos. Rodó, si no toca una escala de géneros, revela su amplio espíritu en libros inclasificables, abiertos sobre perspectivas indefinidas. Después de él vienen Leopoldo Lugones y Manuel Díaz Rodríguez. En los críticos hispanoamericanos de hoy es frecuente ese nuevo espíritu, ese equilibrio entre el poder de juzgar y el sentido estético, esa seria cultura, esa noble curiosidad. Así en Pedro Henríquez Ureña, que sabe de filosofía moderna y de literaturas europeas y americanas, que resuelve problemas